

XYZ. La revue de la nouvelle

Promesse de conclusion

Gaëtan Brulotte



Numéro 49, printemps 1997

Transatlantique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4529ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brulotte, G. (1997). Promesse de conclusion. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (49), 89–97.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Promesse de conclusion ¹

Gaëtan Brûlotte

La tribune de conférence comporte une table rectangulaire couverte d'une nappe blanche au centre de laquelle repose un petit micro sur pied. Derrière elle, un tableau noir en triptyque, dont les deux pans latéraux sont refermés. Une pile de documents photocopiés est disposée sur le coin avant droit de la table, alors qu'à l'angle gauche, trois arbustes nains forment une énigmatique décoration. N'était ce détail, l'ensemble serait d'une impersonnalité bien propre aux colloques.

Au centre de la table, trône Madame la présidente de séance : c'est elle qui a la tâche de présenter l'invité qui va prononcer la conférence de clôture. Le conférencier n'est pas encore à la tribune et se trouve sans doute assis quelque part dans la salle, peut-être au premier rang, au milieu des auditeurs. Certains le connaissent de vue, le cherchent des yeux, demandent aux voisins où il est ; certains ne le connaissent que par ses publications et ne l'ont jamais vu en personne alors que d'autres ne savent pas du tout qui il est et demandent à des proches d'où il sort, qui a bien pu l'inviter et pourquoi, tout en s'interrogeant sur l'autorité qu'il peut bien avoir pour parler à leur place.

La présentation est brève, car le temps presse puisqu'on est à la fin de trois jours de travail intense et qu'on est fatigué. On suit bientôt le regard de la présidente vers une tête grisonnante qui s'extirpe aussitôt du premier rang où elle se cachait, et, d'un pas solennel, avec sa serviette comme traînant à deux mètres

1. Ce texte est une forme d'hommage rendu au travail de John Austin, de Shoshana Felman, de Daniel Vandeverken et de Michel Meyer dont il s'est librement inspiré au plan théorique.

derrière lui, le conférencier monte sur la tribune et prend place à droite de la présidente, à proximité des arbrisseaux. De ses petits yeux timidement retirés derrière ses lunettes, il remercie sa présentatrice, s'assied, ouvre son attaché-case sur la table, disparaît derrière un bref instant. Il en sort une liasse de feuilles qu'il pose sur la table. Il pousse ensuite de côté son attaché-case en le laissant négligemment ouvert, comme s'il n'avait rien à cacher, comme s'il exhibait son intimité devant tout le monde. Avec un peu d'attention, on peut y entrevoir une banane et un petit gâteau sec pour l'après-conférence, petit aveu de son fonctionnement personnel au quotidien qui le rend déjà touchant pour une partie du public, mais presque psychanalysable pour l'autre.

Avant qu'il ne commence, le secrétaire de l'association, grand homme au nez d'aigle, surgit cavalièrement sur la tribune et prend le micro d'un air agacé. Il s'excuse auprès du conférencier en disant qu'il avait demandé la parole avant et qu'on l'avait de toute évidence oublié. Il ne manque pas d'en fusiller la présidente du regard. Il ne voudrait que lire une brève annonce au sujet du prochain colloque sur la nouvelle qui doit se tenir à Metz. Quelqu'un dans la salle réplique d'une manière un peu familière qu'on doit prononcer Mèze, et non Mètze comme le fait le secrétaire, et cela par solidarité avec les victimes de la guerre, l'autre prononciation évoquant trop la langue allemande. Le secrétaire s'excuse, dit qu'il l'ignorait, acquiesce et commence à lire sa page, mais on proteste dans la salle, car on juge ce communiqué périmé, le programme ayant été changé, de même que la date, les noms des deux conférenciers inauguraux et terminaux étant d'ailleurs en outre intervertis. Le secrétaire confère alors en privé avec deux collègues et revient au public pour dire qu'il va tout remettre à jour et récrire son annonce tout en écoutant l'allocution du conférencier, de façon à revenir à la fin avec plus de précisions. Pendant qu'il se réinstalle au premier rang, deux ou trois personnes dans l'auditoire rient de ce petit manque d'égard pour l'invité, qui a dû s'en apercevoir puisqu'il en sourit lui-même, alors qu'on pouvait le croire très concentré sur

ses feuilles qu'il n'a cessé de tasser, en tapant légèrement des doigts sur le dessus et en les secouant entre ses paumes, avant de les disposer devant lui bien rangées comme si elles étaient destinées à occuper une position très précise.

La présidente presse donc le conférencier de s'approcher maintenant du micro et d'amorcer sa conclusion. D'une voix timide, ce dernier commence par demander s'il ne lui serait pas possible d'avoir une carafe d'eau. Ce désir crée de petits remous près de la tribune et se répercute de personne en personne jusqu'en dehors de la salle. Pendant que l'eau arrive, le conférencier s'éclaircit la voix et prend la parole en formulant une remarque préliminaire.

«Je voudrais, dit-il, changer quelque peu mon titre, car j'ai du mal avec les titres et je les trouve toujours en dernier : alors au lieu de "Promesse de conclusion", j'aimerais plutôt parler de "Promesse (au singulier) de promesses" (au pluriel). "Promesse de promesses." Voilà ! Et en sous-titre : "Réflexions performatives illustrées".» Autant il a l'air très content de ces changements majeurs, autant dans l'assistance, à en juger par la mimique de certains des premiers rangs, on ne voit vraiment pas l'utilité de telles coquetteries intellectuelles, qui font perdre des minutes précieuses au conférencier. On entend même quelqu'un dans la salle dire qu'on s'en fiche pas mal du titre et une autre personne, plus méchante, murmurer que le mieux est souvent l'ennemi du bien.

Un spectateur du fond de la pièce où se sont regroupés le gros de ses quelques auditeurs demande au conférencier de parler dans le micro, sa voix étant presque inaudible derrière. Il ajuste aussitôt l'appareil à hauteur de voix, puisqu'il est nettement plus petit que son prédécesseur, le secrétaire. Il effectue cette opération en grimaçant comme si la technique l'importunait, à moins que ce ne soit un trait d'humeur en réaction au peu d'assistance ou pour désapprouver cette manie qu'ont les gens de se replier toujours aux derniers rangs, ou tout simplement pour montrer son mécontentement d'avoir déjà parlé dans

le vent. On pourrait le comprendre : avoir sans doute tant travaillé pour préparer son intervention, avoir coupé si douloureusement dans des paroles pourtant essentielles, s'être fait violence pour se restreindre et pour choisir soigneusement chacun des mots de manière à satisfaire diplomatiquement les divers intérêts du public, avoir chronométré son texte avec précision, après plusieurs essais et variations de débit, tout cela, peut-être plusieurs mois de labeur, pour en arriver là, à subir cet encadrement extratextuel, à ne parler que pour une poignée de personnes prêtes à partir au moindre prétexte.

Mais s'il tremble de cette menace implicite, le conférencier est homme de promesse et, ainsi que cela se voit d'emblée à la banane et au petit gâteau sec, il a tout prévu et il va donc tenir son engagement jusqu'au bout quoi qu'il arrive : il a promis de conclure et il va livrer sa promesse, coûte que coûte. Comme pour le prouver, il attaque son propos avec une énergie redoublée. Si personne ne l'entend, semble-t-il dire dans toute son attitude, il va s'adresser uniquement au micro quitte à loucher à force de fixer de près son interlocuteur métallique. Il se réfère aussitôt aux deux parties de sa conférence, dont on n'entendra aujourd'hui, faute de temps, que la première, laquelle est une sorte d'introduction à la conclusion. Ce sera donc une conclusion qui n'en sera pas une, mais n'est-ce pas aussi ce qu'on appelle en termes de métier une conclusion ouverte ? De la promesse de conclusion qui a été annoncée, il n'y aura donc que la promesse.

La carafe d'eau arrive enfin accompagnée d'un verre, le tout porté sur un plateau par un garçon d'hôtel en livrée. Voilà une action annoncée qui, elle au moins, aura été conclue. Le conférencier s'interrompt pour boire une gorgée d'eau glacée, dans le silence respectueux de la salle. On entend nettement jusqu'au fond de l'enceinte le tintement des glaçons amplifié par le micro. Le conférencier reprend son discours, mais il balbutie plus qu'il n'articule et passe près de s'étouffer. Il s'en excuse d'une voix déformée, s'excuse d'avoir à s'excuser et sent le

besoin d'expliquer qu'un glaçon s'est insinué dans sa bouche. On rit dans la salle. Il sourit avec malaise et finalement, ne sachant que faire du glaçon, le recrache dans son verre non sans courage.

Il se racle la gorge, remonte ses manches de veste, porte une main à ses cheveux pour les replacer, raffermir sa position sur son siège et se lance dans son exposé en levant un doigt pour appuyer sa première affirmation.

« La littérature dans son ensemble, dit-il, pourrait être traitée par le biais du performatif. »

Le silence est total dans la salle qui semble assommée par l'évidence d'un tel encadrement intertextuel. Le conférencier sait par expérience qu'il n'a que les dix premières minutes pour faire passer l'essentiel de son message, après quoi l'attention du public se fragmente et décroît jusqu'à disparaître. Ce pour quoi, sans doute, il propose dès le départ des formules lapidaires, taillées à la serpe.

« Point n'est besoin, bien entendu, de rappeler ici la distinction entre les énoncés "constatifs" et les "performatifs", poursuit-il en faisant le geste, pour ces mots, de poser des guillemets avec l'index et le majeur de chaque main. Les constatifs, continue-t-il en une flagrante prétérition, sont des catégories d'énoncés qui décrivent des états de choses et réfèrent à des faits qui peuvent être caractérisés comme vrais ou faux. Ils appartiennent à l'ordre de la représentation du monde. Les performatifs échappent à la dichotomie du vrai et du faux et appartiennent à l'ordre de l'action. "Je jure, je m'excuse, je promets", voilà autant d'énonciations dites performatives : en les proférant, je ne décris pas l'acte, mais je l'accomplis en le disant. D'après la philosophie du langage, c'est la promesse qui sert de modèle exemplaire au performatif. C'est autour d'elle que s'organisent souvent ses réflexions sur les actes du discours. Promettre ou dire "je promets", c'est formuler un acte performatif qui effectue la chose en l'énonçant. Dans ce cas, dire c'est faire, pour reprendre une célèbre formule. Mais les choses ne sont pas aussi simples, car

promettre, ce n'est, de toute évidence, pas forcément réaliser la chose.

Les énonciations performatives en effet, si elles ne peuvent être logiquement vraies ou fausses, obéissent en revanche à des conditions de succès et de satisfaction. Une promesse est réussie si elle est faite adéquatement, et satisfaite si elle est tenue, c'est-à-dire si le locuteur fait ce qu'il a promis de faire. Une promesse non tenue représente un échec performatif. Ce qui implique que le performatif se définit par rapport au contexte de l'interlocution où la parole acquiert ou non, par-delà son sens, une certaine force d'énonciation (force d'engagement, d'accomplissement, etc.). » En suivant les lignes de son texte avec son index, le conférencier poursuit : « Aussi est-on amené à distinguer sens et force dans l'analyse du langage et à différencier trois dimensions de l'acte de langage ou trois aspects de l'action de faire quelque chose à travers le discours : l'acte locutoire, lié à la production de sens, l'acte illocutoire, lié aux valeurs et aux jeux de force d'une interlocution, et l'acte perlocutoire, qui consiste en effets produits sur l'interlocuteur. Par exemple, la situation énonciative « Il m'a dit : "Promettez-moi de faire la conférence de clôture" » relève d'un acte locutoire ; « Il m'a pressé de lui promettre de faire la conférence de clôture », d'un acte illocutoire ; « Il m'a fait promettre de faire la conférence de clôture », d'un acte perlocutoire.

Il me semble que toute la littérature en général, poursuit-il en enlevant sa montre pour la déposer bien en vue sur la table, pourrait être relue à la lumière du feuilleté discursif du performatif, car elle aussi dit, fait et fait faire. D'autant plus qu'il y a aussi des performatifs implicites. S'il est vrai qu'on n'est pas obligé de proférer « je promets » pour s'engager, toute phrase ne tombe-t-elle pas sous le coup du performatif implicite dans la mesure où elle engage l'énonciateur ? Plus peut-être que nulle autre énonciation, celle du texte littéraire ne dit-elle pas en filigrane, à chacune de ses phrases, « je me déclare texte littéraire » ? Plus particulièrement, toute narration n'implique-t-elle pas,

dans son fonctionnement discursif, une promesse renouvelée au lecteur de séquence en séquence : présence indéniable dans tous les recoins du texte, la figure de l'auteur ne dit-elle pas muettement : « Je promets de donner la suite, je vous achemine vers la fin et je promets de conclure. » La promesse de la fin, c'est ici la promesse d'apporter une satisfaction au désir. Et le texte littéraire n'est, comme le performatif, ni vrai ni faux : il réussit ou il échoue, il est satisfaisant ou non. »

Le conférencier s'arrête pour reprendre une gorgée d'eau, maintenant que son glaçon est fondu dans son verre. Le silence s'alourdit dans la salle. Le conférencier a créé une attente et à ce stade on lui fait apparemment encore confiance.

« Dans ce contexte, reprend-il en élevant le ton, le travail du « nouvellier », entre guillemets, et le conférencier fait le geste accompagnateur approprié, me paraît gouverné par le registre du performatif, auquel on oppose celui du constatif (lequel ne fait que dire sans faire). Et c'est là, déclare-t-il en brandissant un doigt dressé pour appuyer son affirmation et en passionnant le débit, un des biais par lesquels la nouvelle s'oppose au roman. Dans l'un et l'autre genre, on n'y a pas la même conception du langage. Le roman développe une conception plutôt cognitive et constative ; la nouvelle, une conception davantage performative. Selon la première perspective, le langage est un instrument de transmission de la vérité, un véhicule du savoir, un moyen de connaissance du réel, surtout dans certains romans types comme les romans historiques, ethnographiques ou encore analytiques à la Proust. Depuis l'origine du genre, il y a dans le roman une recherche d'adéquation entre langage et réalité, un peu comme dans la célèbre définition de Stendhal qui y voyait un miroir promené le long d'un chemin. Ce n'est pas un hasard si le Nouveau Roman, en voulant renouveler le genre, s'est acharné à remettre en question cette adéquation : c'est qu'elle est la problématique centrale du genre. »

On voit des têtes qui hochent de désapprobation dans la salle. Toujours ce fâcheux encadrement extratextuel avec lequel

il faut vivre. Un auditeur prend des notes fébriles, peut-être pour soulever à la fin des objections redoutables. Deux jeunes spectatrices, sans doute des étudiantes, assises par terre probablement par principe car il y a beaucoup de chaises vides, passent leur temps à commenter par écrit dans un cahier broché les propos du conférencier, à moins qu'elles ne se racontent tout simplement leur sortie de la veille : l'une rédige son commentaire en respectant les lignes de la page, passe le cahier à l'autre, qui lui répond en écrivant dans tous les sens et redonne le cahier à sa compagne, et ainsi de suite. Le conférencier, qui les fixe tout en parlant, voit assurément leur manège et prend peut-être lui-même mentalement des notes en se disant qu'il pourrait en tirer une bonne nouvelle : une narration qui pourrait être constituée du dialogue écrit de ces deux spectatrices dans leur cahier commun concernant le mode d'expression qu'est la conférence dont il est en train de donner un exemple, la mise en scène du corps qu'elle implique, les tics du conférencier, des propos autour de l'art du bref, de sorte que sa nouvelle serait ainsi le commentaire de son propre commentaire, autrement dit ce serait comme l'écriture critique d'une réécriture orale d'une écriture. Voilà sans doute une belle nouvelle virtuelle ! Pourquoi ne parle-t-on jamais des nouvelles virtuelles : le monde doit regorger de récits virtuels pour un tel conférencier auteur.

« Selon la seconde perspective, continue impertubablement l'intervenant comme s'il ne se laissait jamais distraire par aucune note mentale, et qui est celle de la nouvelle, dire c'est moins savoir ou connaître ou reproduire, que faire : la nouvelle promet et cherche à agir d'une manière plus immédiate sur l'interlocuteur, à modifier une situation de lecture, à faire jouer les rapports de force qui s'établissent dans la communication. Dans la première approche, donc dans le rayon romanesque, on penche plus vers le sens et le registre du plaisir. Selon la seconde approche, qui est celle de la nouvelle, on est plutôt dans la force du discours, dans l'ordre de l'acte et dans le champ du langage comme jouissance. Deux passions donc sont à l'œuvre, la roma-

nesque et la « nouvellesque », et qui pourraient se ramener à deux grands mythes occidentaux. Le roman repose sur le mythe de Tristan, où le désir vit du sursis et tient aux obstacles qu'il rencontre. La nouvelle, elle, repose sur le mythe de Don Juan, sur la levée des obstacles et sur la réalisation non différée du désir. Et comme l'a bien montré Shoshana Felman, Don Juan est l'incarnation par excellence du langage performatif de la promesse, il ne vit que de promesses (de mariage dans son cas).

En tant que genre performatif ou à fort degré performatif, la nouvelle abuse de l'institution de la promesse, comme on le verra. Elle s'élabore telle un dispositif de séduction. À l'instar de la promesse donjuanesque, elle est liée à un temps d'urgence. Elle est fuite en avant, vers sa fin. Elle est toute entière constituée, autant dans sa forme contemporaine, quoi qu'on en dise, que dans sa classique, par l'acte d'anticiper, par l'acte de conclure, par la jouissance assurée, par la satisfaction de la promesse qui a été programmée dès le départ, c'est-à-dire par la satisfaction rapide du désir créé. Promesse d'un texte ramassé, promesse d'acmés, promesse d'une fin qui donne son sens au récit, promesse de faire sens, promesse de fournir le constatif du performatif². »

2. Ce texte constitue la première partie, de trois, de la conférence de clôture prononcée par Gaëtan Brûlotte lors du colloque sur la nouvelle à l'ACFAS à l'été 1996. La suite au prochain numéro.